JACQUES TILLIER

Une plume libre

De Mesrine à Sarkozy, souvenirs d'un journaliste pas comme les autres

Pygmalion

Extrait de la publication

JACQUES TILLIER

Une plume libre

De Mesrine à Sarkozy, souvenirs d'un journaliste pas comme les autres

16 ans, sans diplôme, j'intègre l'école des mousses, puis les fusiliers commandos de la marine, et pour quelques mois la prison des Baumettes. Quarante-neuf ans plus tard, je rends ma carte de presse. Entre-temps j'ai été un an flic à la DST, et trente-huit ans journaliste, grand reporter, rédacteur en chef, P-DG pour le Groupe Hersant Média à La Réunion, ainsi qu'en Champagne-Ardenne et Picardie.

J'ai aimé ce métier passionnément. J'ai parfois mis le pied en dehors des clous, loin des réseaux parisiens. J'ai arpenté le Tchad, les palais officiels en Guinée et au Cameroun, rejoint Ushuaia pendant la guerre des Malouines, suivi de près la vie politique des îles des Mascareignes et celle de l'archipel des Comores.

J'ai croisé des chefs d'État, des « conseillers spéciaux », des hommes politiques de tous bords, des magistrats – souvent soumis au pouvoir –, des voyous petits et gros, dont deux d'entre eux m'ont laissé pour mort, le 10 septembre 1979. Après toutes ces vies, une chose est sûre : je quitte ce métier debout, sans jamais avoir plié.

Journaliste connu pour avoir été grièvement blessé par Jacques Mesrine, Jacques Tillier a toujours revendiqué son indépendance. Dans cette autobiographie, il nous livre quarante ans de journalisme, et les dessous d'une République française qu'il dépeint avec truculence.

Pygmalion

13-II N Création Studio Flammarion

© Jérôme Sessini / Magnum Photos

Une plume libre

Extrait de la publication

Jacques Tillier

Une plume libre

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue qui vous tiendra
au courant de nos dernières publications.

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion.
ISBN : 978-2-7564-0976-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Annick, Jérôme, Céline, Camille, Louis, Sacha.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

À 27 ans, j'étais déjà pour mes confrères un « ancien » : ancien flic de la DST, ancien de *Minute* – donc un journaliste d'extrême droite. Or cela fait près de quarante ans que mes petits camarades résument ma vie en trois mots : Flic, *Minute*, Facho.

Parce que je redoute le moment où un plumitif de permanence de l'AFP ou d'ailleurs balancera en trois lignes mon avis de décès qui se résumera à ce titre d'« ancien », de « facho » et, cerise sur le cercueil, de « laissé pour mort par Jacques Mesrine », je préfère prendre les devants et, bien avant l'heure, m'enterrer moi-même, m'occuper des fleurs, des couronnes et de l'oraison funèbre.

À 65 ans aujourd'hui, je suis en droit de revendiquer le titre d'ancien, dans la profession tout au moins, après avoir définitivement remisé, sans regrets ni rancune, ma carte de presse dans le tiroir du temps passé.

Ancien mousse à 16 ans, taulard aux petites Baumettes de Marseille, ramasseur de pommes dans les vergers tourangeaux, braconnier, pion, flic à la DST, journaliste à *Minute*, grand reporter au *Journal*

Extrait de la publication

du dimanche, conseiller de chefs d'État africains, rédacteur en chef, directeur général au *Journal de l'île de La Réunion*, éditorialiste, P-DG du pôle Champagne-Ardenne-Picardie… je suis depuis quelques mois à peine un jeune retraité.

Farouchement frondeur et batailleur, j'ai toujours revendiqué mon indépendance. J'ai toujours eu du mal à supporter l'autorité quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne, ce qui peut sans doute expliquer ce parcours atypique.

J'ai quitté sans regret la Marine nationale cassé, fourbu, lessivé, puis l'Éducation nationale que j'avais d'ailleurs intégrée sans un diplôme en poche, bien plus pour subvenir aux besoins de ma famille que par conviction. J'ai plus vite encore démissionné de la DST, le service de contre-espionnage français.

Je dois au hasard et à un auteur de roman policier d'avoir pu m'indiquer ma voie : le journalisme. La première étape a été *Minute*. J'y suis resté six ans, sur quarante ans de presse. On ne retient en général que cette période pour facilement me coller l'étiquette de facho, alors que ne je n'ai jamais été « encarté » ni à l'extrême droite, ni même à droite… Loin de la politique, seul le journalisme d'investigation m'attirait.

J'ai aimé passionnément ce métier, j'ai pris des risques, je les ai assumés, je n'en regrette aucun. J'ai fait ce que je voulais quand je voulais où je voulais avec qui je voulais. Jamais personne ne m'a contraint à écrire ni forcé à aller là où je ne le voulais pas.

Si j'ai fait ce métier en solitaire, parfois en marge, à la limite des clous, c'est que la chasse en bande plus ou moins organisée n'a jamais été ma tasse de thé.

Extrait de la publication

J'aurais sans doute préféré, si j'avais eu le choix, le reportage de guerre aux grandes enquêtes de sociétés, aux grands faits divers. À l'exception de quelques guérillas africaines et de coups fourrés ici ou là, je n'ai pas eu l'occasion de bifurquer très longtemps vers le grand reportage. J'ai, en revanche, pris un immense plaisir à parcourir l'Afrique, les îles de l'océan Indien, à chasser ceux qui avaient le pouvoir : les politiques, quelques policiers et tout particulièrement des magistrats pour le moins indélicats, en souvenir peut-être de mes quelques mois de taule…

Je ne suis jamais intervenu lorsque mon portrait a été tiré ou lorsque l'on m'a mis en scène de façon caricaturale. Désormais, ce livre permettra à chacun de se faire une opinion.

Extrait de la publication

1

« Et boum la baffe.
— Ton nom ?
— Tillier.
— La prochaine fois tu rigoleras moins.
— Je n'ai pas rigolé monsieur.
Et reboum la seconde parce qu'il ne faut
plus dire monsieur mais chef pour
les seconds maîtres. »

Trois dates ont marqué ma vie.

Brest, 15 mars 1964. La guerre d'Algérie est terminée depuis deux ans, de Gaulle est à l'Élysée. Un vent furieux souffle en rafales, les mouettes prennent leurs aises. Elles couinent, sont chez elles, le font savoir, planent, virevoltent, disparaissent puis reviennent, en rase-mottes. C'est lugubre, il fait froid, j'ai le bourdon. La trouille, aussi.

Mon père est en tenue. Il est officier dans la coloniale. Ma mère est là aussi. Je me tiens comme je peux, plus ou moins droit.

Devant moi, une grille, noire, immense et puis après l'école des mousses. De chaque côté de la grille deux guérites en pierre du pays, grises, comme le ciel. Au loin j'entends claquer plus que je ne l'aperçois

un gigantesque pavillon bleu, blanc, rouge qui s'affole sous le vent. Puis un bruit qui me deviendra familier à la longue, sec comme un coup de trique. Ce sont les « bouts » – dans le civil les ficelles ou les cordes –, qui relient le pavillon et viennent par la force du vent cingler le mat métallique.

Je m'apprête à signer un engagement de cinq ans dans la Marine nationale, plus un an d'école. Un second maître, une sorte de sergent chez les biffins, vient prendre livraison de l'écolier version marine. Un écolier étiqueté « dur à cuire » dans le civil, « glandeur » surtout, ou « crasse de meule » pour reprendre une expression favorite des matafs de la Royale…

À plus ou moins six pas, comme il se doit dans l'armée, le second en question salue mon père. Pas mécontent de la scène, je me dis que ce salut va nécessairement faire de moi son pote, le copain du gradé… La suite rapidement me prouvera le contraire.

Hors de vue des parents, que je quitte rapidement, pressé d'en finir, sans un mot, tête basse, après être passé devant l'aubette, loin déjà dans le petit chemin goudronné qui m'éloigne du régime de joyeux branleur que je me suis imposé depuis ma plus tendre enfance – qui s'est écoulée peinarde en Algérie –, le second maître, cheveux gras et courts planqués sous une casquette qui a fait son temps, pognes immenses et boursouflées, couperosé du front au menton, oreilles comprises, s'arrête brusquement. « Pose ta valise. — Non, ça va, merci, c'est pas lourd. » Et boum la baffe. « Ton nom ? — Tillier. — La prochaine fois tu rigoleras moins. — Je n'ai pas rigolé monsieur. » Et reboum la seconde, parce qu'il ne faut plus dire « monsieur » mais « chef »

Extrait de la publication

pour les seconds maîtres, et « patron » pour les premiers maîtres.

19 septembre 1979. Un autre souvenir, plus douloureux. Ils sont deux à méchamment me dérouiller dans le fond d'une grotte, une champignonnière désaffectée de la forêt d'Hallate : Mesrine et son associé Charlie Bauer. Bauer, équipé comme un porte-avions me tient en respect avec de gros calibres tandis que Mesrine ne s'arrête pas de cogner. C'est d'autant plus facile et surtout sans risque que je suis menotté, à poil, les mains dans le dos.

Ces deux-là sont morts, aujourd'hui. Pas moi. Ils avaient pourtant tout fait pour que cette journée de septembre soit pour moi la dernière. Après m'avoir explosé la tête et les côtes à coups de pied et de poing, puis étranglé avec des lambeaux de ma chemise déchirée pour la circonstance, Mesrine, pour me finir, m'a tiré dessus, à bout portant. Cinq balles, dont une dans la tête. Quatre sont bien rentrées, une n'est pas ressortie, elle réapparaîtra sans bruit, quelques mois plus tard, un bon matin, à fleur de peau. La cinquième m'est passée entre les jambes. Faut pas se plaindre. Cela aurait pu être pire…

1er mai 2008, après une vingtaine d'années passées à la tête du *Journal de l'île de La Réunion* à user jusqu'à la corde une liberté impossible et inimaginable ailleurs, dans la presse quotidienne régionale notamment, je rentre en métropole prendre la présidence d'un pôle éditorial dirigeant cinq titres régionaux, forts de 650 salariés répartis dans cinq quotidiens : *L'Union* de Reims, *L'Ardennais*, *L'Est éclair*, *Libération Champagne* et *L'Aisne nouvelle*. Le tout est doté d'un chiffre d'affaires conséquent de 70 millions d'euros. Mais il est déjà en très forte baisse. L'impression première est que le fond de l'air

Extrait de la publication

est plutôt frais. Le groupe Hersant commence déjà à battre de l'aile, les ventes au numéro sont décroissantes depuis plus de vingt ans. Les syndicats, en me voyant débouler, sont l'arme au pied et les petits bourgeois rémois coincés, qui se sont délectés à la lecture rarement à mon avantage de ma vie et de mon œuvre, aussi…

*

Retour à Brest, en compagnie du bosco. L'ambiance est plus franche. J'ai repris ma petite valise et me suis retrouvé, toujours sous la pluie, à l'appel des petits nouveaux, en rangs serrés, les joues rouges, le cul gelé et surtout très serré.

À 17 ans à peine, je suis l'un des plus vieux des deux cents futurs mousses. Parmi les moins costauds aussi : 58 kg pour 1 mètre 76. Les plus jeunes viennent d'avoir tout juste 16 ans.

Par affinités, par âge, par « pays », comme on disait, ou par « bled », par métiers – parce que certains d'entre nous avaient déjà un boulot qu'ils venaient de quitter –, nous faisons rapidement connaissance. Les plus aguerris, les forts en muscles surtout, prennent déjà le pas sur les autres.

Pied noir de père et de mère sur trois générations, j'ai un peu de mal à trouver ma place. Je deviendrai par la suite ami avec un fils de harki et un type plutôt bon boxeur, qui me donnera tous les samedis matins des cours particuliers. Ce ne sera pas inutile pour la suite.

Inspection des valises civiles et fouille au corps : on se retrouve tous à poil dans cette chambrée que l'on découvre pour la première fois. Douze par piaule, douze lits en ferraille superposés.

Extrait de la publication

Léger et premier paquetage qu'il est conseillé d'enfiler rapidement avant le déjeuner : un slip marine avec poche kangourou bien trop grand pour moi – j'ai les roupettes qui flottent –, et un survêtement couleur marine aussi sur lequel il faut coudre dans les plus brefs délais un écusson rouge vif et deux ancres croisées ; les armes de la Royale. Une pelote de fil, deux aiguilles pour douze. Je n'ai jamais cousu quoi que ce soit alors je bricole comme je peux.

Inspection du survêtement plus ou moins au garde-à-vous devant le lit. Histoire de m'apprendre à coudre, je prends ma troisième baffe de la journée par le bosco qui ne me lâchera plus de l'année.

Le clairon sonne l'heure du repas. Au pas de course, comme tout le monde, je rejoins le réfectoire. Le plateau est en ferraille, le gobelet aussi, la nourriture est en revanche excellente. C'est l'une des particularités de la marine.

L'après-midi se passe plutôt tranquillement à baguenauder ici et là, à visiter l'école des mousses qui a la particularité d'accueillir depuis 1960, et sans concours, la précision est importante, des fils de militaires pas tellement, des pupilles de la nation ainsi que des enfants de civils. Une scolarité pour le moins défaillante et plutôt turbulente – le mot est faible – est la base du recrutement de l'école des mousses qui offre alors, à grands renforts de coups de pied au cul, une possibilité aux « jeunes » qui le souhaitent et qui le veulent de se sortir du merdier dans lequel ils se trouvent.

En ce qui me concerne, après avoir écumé toutes les boîtes privées de Tours à Orléans, ma décision était prise. Il n'était pas question de remettre ça. C'était une idée fixe ; une idée à la con mais une idée quand même.

Extrait de la publication

J'ai peu de souvenirs de ma première nuit. Le matin en revanche… 6 heures. Branle-bas au son du clairon. Ça surprend, ça réveille, aussi. Mon pote le bosco en planque dans les parages se met immédiatement à gueuler dans la coursive menant aux chambrées, et hurle que maman n'est plus là pour les tartines. Il pénètre dans la piaule, me vire du lit, me balance mon premier coup de pied au cul de la journée et de la Marine nationale.

Huit jours après avoir passé avec succès visites médicales et tests d'évaluation techniques ou scolaires, je me retrouve affecté à la 12e escouade de la deuxième compagnie. Signe distinctif : un petit liseré vert cousu en haut de la manche gauche.

La 12e escouade étant la dernière, il n'est pas difficile de comprendre que nous n'avons été choisis ni pour nos capacités intellectuelles ni sur la base de nos résultats scolaires. Cela étant, je suis tout de même le seul de l'escouade à m'être traîné jusqu'au dernier trimestre d'une classe de troisième, au collège Saint-Euverte d'Orléans. Cette performance fait de moi, aux yeux de mes petits camarades de la 12, une sorte d'intouchable, voire d'écrivain public. L'ayant su, un second maître, quelques semaines plus tard, me forcera à « passer » le BEPC. Je revois encore la prof d'anglais tenter gentiment et par tous les moyens de me tirer quelques mots, « Une phrase seulement ». « Dites-moi bonjour et comment allez-vous » ? Je n'ai bien évidemment pas réussi cet examen. Mais le fait d'être retourné deux jours dans le civil et en uniforme, d'avoir passé cette « épreuve », m'a, vis-à-vis de mes camarades, fait prendre une dimension imméritée. Et a du même coup redoré le blason intellectuel de la 12e escouade, qui en avait bien besoin.

Extrait de la publication

Les choses sérieuses vont commencer tout juste après la piqûre de TABDT, sorte de fourre-tout (polio, tétanos…), qui m'a laissé sur le flanc pendant deux jours à boire du lait chaud, avec une bosse dans le dos et une fièvre de cheval.

Je suis apte, content de l'être, puis mes petits camarades le sont bien plus que moi.

*

Nous venons de toucher notre paquetage d'été et d'hiver, le premier sac marin. Bachi, pompon rouge qui va dessus, liseré blanc qui le traverse, gobelet en ferraille, guêtres noires, godasses de sortie, godasses tout court, godillots, pantalons à pont – autre particularité de la marine –, cols blancs, slips kangourou bleu marine toujours, chaussettes, large cravate noire en souvenir de Trafalgar, petit flottant gris avec bandes blanches qu'il faudra enfiler tous les matins à 6 heures pétantes pour la séance de « décrasse », torse poil, été comme hiver, qu'il pleuve, qu'il neige. Tous les trois mois, nous allions être contraints d'étendre sur une couverture tout le contenu du sac marin.

Les numéros de notre matricule que nous avions décalqués avec minutie sur toutes nos affaires devaient s'aligner les uns avec les autres, suivant une ligne droite parfaite. Les 0 sous les 0, les 6 sous les 6 et ainsi de suite. Les vêtements pliés au carré, à la réglette, 25 sur 25, chaussures cirées, lustrées, gobelet astiqué, étincelant. Une tache, une croûte de pain, un bout de tissu qui dépasse… et la punition est immédiate.

Couverture renversée, nouvelle inspection de sac dans la foulée, heures de garde et de nuit au lavoir

Extrait de la publication

ou, pour deux ou trois pistonnés dont je faisais partie, l'inspection d'un énorme cochon gras, bien dégueulasse. Un cochon, quoi. Ce goret, je l'avais baptisé du nom du bosco, et gradé de deux étoiles comme un contre-amiral. Noir de crasse au départ, il fallait le faire reluire le plus rapidement possible pour qu'il vire au rose bonbon, sa couleur naturelle, en le frottant à la brosse, que je plongeais dans une gamelle d'eau et de savon noir… Le pire c'est qu'il aimait ça. Le bosco aussi. Presque autant que le cochon mais pas pour les mêmes raisons. Il venait, lui, en gants blancs passer méthodiquement le bout de son doigt sur l'échine du porc, des oreilles à la queue. Il fallait que le gant reste blanc.

Les journées vont passer, rythmées par le son du clairon dès 6 heures pour le branle-bas du matin jusqu'à l'extension des feux à 22 heures. 6 h 15, décrassage ; 7 h 15, douche puis direction le réfectoire pour le petit déjeuner ; 7 h 45, rassemblement et appel du matin dans la cour d'honneur ; 8 heures, salut au drapeau ; 12 h 15, déjeuner ; 14 heures, reprise des cours ou activités variées : cours, apprentissage des nœuds marins, ordre serré, nettoyage des gamelles, des coursives brossées au savon noir, corvée de patates sous le contrôle de jeunes cuistots particulièrement vicieux. Seul plaisir de ces « corvées de pluche », nos descentes – à mains nues – sur les grands pots de confiture métalliques entreposés dans la vaste cambuse de l'école. Ce qui nous a valu quelques heures de pelote et, pour certains d'entre nous, la taule, une nuit en cellule, sur un bas-flanc en bois à se les geler, pelotonné dans une mince couverture.

Quatre heures de peloton, c'était le tarif des réjouissances qui consistaient – sac à dos bourré de

Remerciements

À Philippe Germain, qui m'a poussé à écrire ce livre, et Thierry Billard, mon éditeur, qui l'a accompagné.

À François Coquin et Jean-Claude Vallée, qui ont ravivé de vieux souvenirs.

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01EUCN000483. N001
Dépôt légal : février 2013

Extrait de la publication